

Épisode 1 — « Je ne pense plus, je ne peux plus penser »

Comment entendre un cri tel que « je ne pense plus, je ne peux plus penser » ? Comment croire un seul instant que l'action a pris de son cerveau « tout le temps disponible », y compris celui que Patrick Le Lay, PDG de TF1, voulait consacrer à la publicité ?

Qu'est-ce que la philosophie peut répondre à cela ?

Que penser qu'on ne pense plus, qu'on ne peut plus penser, est en effet chose terrible, parce que l'on se sent atteint dans sa dignité. Sentiment certifié par Pascal, pour qui « Toute la dignité de l'homme est dans la pensée ». Confirmant de ce pas l'impression de se trouver ontologiquement humilié par son incapacité à penser.

Sauf que Pascal ajoute aussitôt : « Mais qu'est-ce que cette pensée ? Qu'elle est sotté ! »

Formule ambiguë s'il en est (c'est du Pascal...), mais néanmoins capable de soulager n'importe quel désespéré de la pensée. À condition cependant de passer immédiatement le relais à Descartes, que Pascal, un peu léger sur ce coup, jugeait « inutile et incertain »...

Sauf qu'à en croire quelques gougnaftiers, pourtant célèbres en leur temps, se référer à Descartes en pareil moment tombe très mal. Parce que Descartes leur doit d'avoir été surnommé par eux « le philosophe au masque », au motif qu'il avait pris pour devise « *larvatus prodeo* », « je m'avance masqué ».

Comment en appeler à un philosophe masqué quand on réclame de la philosophie qu'elle lève les masques qui nous voilent la vérité ?

La vérité, que je dois à mon bon maître Pierre Mesnard, éminent cartésien, est que l'on a compris cette devise de travers en la prenant au pied de la lettre. Car pour Descartes, un brin théâtral, elle signifie tout simplement : « j'entre en scène. » J'entre en scène pour jouer mon rôle d'initiateur d'une méthode toute nouvelle.

Or comment Descartes fait-il ses premiers pas sur la scène philosophique ? En doutant ! En doutant comme aucun sceptique professionnel n'avait douté avant lui, parce que tout y passe. Descartes, en effet, n'en reste pas aux doutes sur les capacités de nos sens, autant de sources d'illusions. Il émet des doutes concernant le statut de son propre corps (se pourrait-il qu'il soit de verre, comme j'en ai fait le rêve ?), comme sur ceux qui planent sur la véracité des mathématiques (se pourrait-il que $2+2$ fassent 5 ?). Pour en venir enfin à ce point culminant : le doute sur la vérité de la vérité, dans l'hypothèse où tout ce que je tiens pour vrai serait l'œuvre d'un Malin génie, qui mettrait toute son industrie à me tromper.

Et pourtant, il se trouve qu'au terme de ce parcours, une vérité au moins échappe à tous les doutes, une vérité insubmersible. Cette vérité, la voilà : pour pouvoir douter, il faut penser. Triomphe du *cogito*, du « Je pense », socle inamovible, forteresse inexpugnable ! Expérience autocertifiée en se réfléchissant sur elle-même : « je pense que je pense. »

Est donc immédiatement exclue comme autoréfutante, car contradictoire en soi, toute affirmation du type « je pense que je ne pense pas ». Mais qui ne m'empêche pas pour autant de penser que je ne pense pas, ou que je ne peux plus penser. Parce qu'il s'agit-là de simples « pensées », de *cogitationes* issues du *cogito*, et non du *cogito* lui-même, qui rend de telles pensées possibles.

On peut maintenant remiser l'artillerie lourde pour se contenter de formules simples :

— *Qui doute de penser pense, qui ne peut pas douter qu'il pense ne pense pas.*

— *La différence entre moi qui ne pense pas et moi qui pense, c'est que je pense.*

Comme disait Salvador Dali, en réponse à ceux qui le prenaient pour un fou : « la différence entre un fou et moi, c'est que je ne suis pas fou ! »

Le problème de fond étant réglé, il faut néanmoins prendre très au sérieux la situation de ceux qui doutent de leur capacité de penser. Pas seulement pour les rassurer ou les reconforter, mais pour leur montrer qu'ils se trompent dans une certaine mesure.

Philosophiquement parlant, la grande référence est ici Aristote, le vrai maître à penser de ce qui se passe dans l'action soignante, fût-elle à ce point engluante et survoltée qu'elle peut pousser à penser que l'on ne pense plus.

Car s'il y a un point commun à toutes vos interventions, il est à l'évidence celui-ci : que vous avez l'éthique chevillée à l'âme et au corps — les deux, puisque l'action de terrain impose la mobilisation de la personne entière, au moral comme au physique. Et tant qu'il y a de l'éthique, vous pratiquez la *phronèsis*, cette bien étrange vertu décrite par Aristote comme un mixte de raison théorique et de raison pratique. Ce qui signifie qu'elle associe les savoirs et les compétences aux exigences proprement éthiques qu'impliquent les relations aux patients, que ce soit de manière directe pour les soignants et les médecins, ou par institution interposée, quand on en assume la responsabilité.

Or sitôt que la *phronèsis* est à l'œuvre, il faut prendre acte de cette chose toute bête : que la *phronèsis* est une vertu. Donc qu'elle est un *habitus*, une « manière d'être et d'agir accoutumée ». Donc une composante majeure de notre « nature seconde », définitivement nouée à notre nature primaire, d'origine naturelle. Raison pour laquelle on peut dire de la *phronèsis* des soignants formés et expérimentés qu'elle a été « incorporée » à leur pratique. Car si leur « savoir-faire » recèle bien du savoir, ce dernier ne se situe plus à l'extérieur d'eux-mêmes, il est devenu le principe qui donne forme à leur « faire ». Principe qui opère de l'intérieur, du dedans, et non de manière extérieure, comme ce serait le cas si l'on faisait de l'action soignante l'application d'une théorie préétablie (ce qui était pourtant le cas lors de la formation professionnelle).

On se retrouve donc dans une situation analogue à celle de l'âme qui informe la matière pour produire un corps, avec lequel elle se confond. Analogie qui explique qu'on puisse dire de quelqu'un qu'il « met de l'âme » dans ce qu'il fait — ce qui vaut pour l'artisan mais éminemment pour le soignant, qui a affaire à des personnes en souffrance et non à des objets.

Alors qu'en est-il de ces situations d'activité et de tension extrêmes où l'on se prend à penser que l'on ne pense plus, que l'on ne peut plus penser ? On continue de faire ce que l'on a à faire, toute la pensée s'étant convertie dans le faire — les gestes que l'on fait, les actes que l'on exécute, les décisions que l'on prend au coup par coup. La pensée s'est « concrétisée » (de *concrescere* : « croître ensemble »), elle ne se distingue plus de la vie, elle s'est *incarnée* : elle est passée dans le corps du soignant.

La preuve que c'est bien ainsi que les choses se passent est qu'il suffirait de demander à un philosophe de remplacer la plus modeste des aides-soignantes pour se rendre compte qu'il en serait absolument incapable. Tandis que la plus modeste des aides-soignantes, qui ignore peut-être même l'existence de la philosophie, est apte à le faire.

En revanche, ce qui peut arriver aux soignants qui sont également philosophes est que toute leur capacité de penser soit absorbée par l'action, investie dans leur corps, sans laisser la moindre marge disponible pour la pensée qui pense.

Mais là, c'est simplement la conséquence de notre condition humaine. N'étant ni anges ni bêtes, mais aussi les deux à la fois, notre unité est forcément menacée. On peut craquer moralement, psychologiquement, le corps devenant une sorte de pantin de bois fonctionnant mécaniquement par la force de la routine. Ou, à l'inverse, être lâché par son corps, par excès de fatigue ou par atteinte du virus, indépendamment de sa force d'âme.

Peu importe alors que l'on se prenne à penser qu'on ne peut plus penser. Tant qu'il y a de la *phronèsis*, tout va bien.

Dominique Folscheid